

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 6 (1914)
Heft: 2

Artikel: Les accapareurs
Autor: Focan, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-383038>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

automobiles. S'il a fait de pareils bénéfices, il aurait donc pu en réduire le prix. Il a déclaré en effet, qu'il pourrait en baisser le prix, mais qu'il préfère le maintenir pour répartir le profit qu'il en retire parmi son personnel.

Par conséquent, il déclare qu'il fait payer plus cher à ses clients qu'il ne le devrait. Il prélève sur eux un prix de monopole au lieu de prélever le prix de la concurrence. Or la réduction des prix augmente d'une manière automatique le pouvoir d'achat de tous les consommateurs, diminue par conséquent leurs efforts. C'est la grande loi du progrès. M. Henry Ford la viole pour faire aux dépens de ses acheteurs des générosités à ses ouvriers.

Mais ces générosités, M. Henry Ford entend que son personnel en tienne compte. Il va organiser dans ses ateliers « un département sociologique », qui aura parmi ses obligations, celle d'éliminer du nombre des bénéficiaires de ces générosités « quiconque sera trouvé usant mal de cette augmentation de salaires ». Le principal objet de ce « département sociologique » sera la surveillance de chacun des ouvriers. Les contre-maîtres devront dénoncer ceux qui n'auraient pas de bonnes habitudes. Le trésorier de la compagnie, M. George Cozzenz, a déclaré que la vie privée de chacun serait contrôlée étroitement. Sans doute beaucoup d'ouvriers trouveront qu'une augmentation de 50 % de leur salaire est largement compensée par cet espionnage.

C'est là une conséquence de la générosité. Celui qui la fait, se considère immédiatement comme investi d'un droit supérieur sur le bénéficiaire. Tous les beaux mouvements de philanthropie ont pour conséquence une subordination.

Dans la vie économique normale, chacun n'est lié que par un contrat strictement déterminé et limité : une fois le contrat exécuté, chacun est libre et égal de l'autre.

M. Ford, en instituant ce « département sociologique », ne fait qu'imiter les législateurs sociaux. Leurs habitations à bon marché, leurs assurances, leurs œuvres d'assistance, leurs caisses des écoles, leurs retraites, leurs limitations des heures de travail, leurs minima de salaires, leurs secours aux femmes enceintes, impliquent des investigations dans la situation sociale de chacun, dans leurs ressources, dans leurs occupations, dans ce qu'ils font et dans ce qu'ils ne font pas. Des bureaucrates, avec des inspecteurs de tout genre, surveillent ceux de leurs compatriotes qui sont jugés incapables de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins, donc de se conduire tout seuls et devant être tenus en tutelle. Le système d'espionnage institué par M. Ford est une conséquence logique de sa conception sociale.

M. H. Ford a pu faire cette générosité cette

année, son établissement ayant conquis une énorme avance. C'est entendu. Mais il n'y a pas d'établissement industriel certain d'une prospérité régulière et indéfinie. En augmentant ses frais de production, M. Ford est-il certain de pouvoir défier tous les concurrents ? Si ses bénéfices restent égaux à ceux de l'année dernière, il pourra maintenir sa générosité, mais il ne pourra pas la renouveler. Alors les ouvriers n'éprouveront-ils pas une déception, et cette déception ne se traduira-t-elle pas par des difficultés ?



Les Accapareurs.

L'argent renverse les villes, dénature les cœurs bons et les porte aux actions honteuses ; c'est lui qui a enseigné aux hommes toutes les perfidies et toutes les iniquités, mais ceux qui, gagnés par ce métal, ont marché dans le forfait, ceux-là ont travaillé pour leur supplice que le temps amènera.

Sophocle.

Voici un cliché qu'on retrouve presque journellement dans les écrits des roquets aux gages des financiers quand ils parlent de notre action ouvrière en général : « Les syndicats socialistes sont des machines de guerre, destinées à critiquer avec parti-pris les capitalistes et à tromper les ouvriers. »

Mais — il y a un mais — de temps en temps, cette outre gonflée de sophismes bourgeois, que l'on sert aux naïfs, est percée, trouée, déchiquetée par les coups de lancette des représentants de la bourgeoisie elle-même. Et alors, une odeur nauséabonde se dégage de ce cloaque, signes précurseurs que la société bourgeoise se décompose, qu'elle n'a pas d'idéal, que l'industrie — grande et petite — n'est, pour elle, qu'une question non de technique, dont le but louable serait de mettre les salariés dans des conditions supérieures pour exécuter leur tâche, mais qu'elle se résume par ces mots : Finance et profits.

Les financiers sont les accapareurs, ils sont les maîtres du monde ; devant eux, les rois, les monarques, les empereurs, voire les présidents de républiques, tous se courbent très bas devant la morgue des Crésus modernes.

Un auteur français, Francis Delaisi, a, dans son ouvrage : *La Démocratie et les Financiers*, analysé cette espèce de requins qui, telle une énorme pieuvre, étend ses tentacules puissantes pour ne lâcher ses proies qu'après en avoir pris toutes les parties vivifiantes.

La presse, la grande presse moderne est aux mains des grands financiers. Les militaires, dont on vante le courage, sont sous la férule de la loge

financière, et si demain une guerre venait à éclater en Europe occidentale, c'est qu'elle serait désirée, voulue par les financiers.

On a cru longtemps que l'association de requins se faisait seulement dans le Nouveau Monde, mais les faits viennent nous prouver que le syndicat des aigles de la finance est de constitution cosmopolite.

Voyez avec quelle avidité les petits Crésus d'ici se sont rués sur la Campine pour les nouvelles extractions de houille. Hier, à la Chambre française, à propos de la discussion sur l'Ouenza, en Tunisie, M. Margaine, ingénieur, qui est loin d'être socialiste, a fait des révélations qui méritent d'être retenues parce qu'elles constituent le plus grand réquisitoire qu'il soit possible d'imaginer contre les accapareurs du monde.

Un journal bourgeois, *La Gazette*, de Bruxelles, a parlé des trusts et a fait une critique serrée contre les sans-scrupule que sont les « trusts ».

Nous nous en voudrions de ne pas reproduire ce passage :

« Ne vous souvient-il pas d'avoir éprouvé quelque scepticisme quand on annonça la formation des premiers trusts, de ces organismes modernes et perfectionnés d'accaparement ? Votre excuse était que vous vous disiez : Cela ne réussira pas, cela ne peut pas réussir. Et vous établissiez votre conviction sur ceci : que chaque industrie est tellement dispersée de par le monde, que les industriels sont, étant hommes, plus disposés à se faire la concurrence qu'à s'allier. Vous n'oubliez qu'une chose : que, précisément parce qu'ils sont des hommes, les industriels parviendraient toujours à s'entendre quand il s'agirait de faire triompher leurs intérêts particuliers de l'intérêt général. Ainsi arriva-t-il que les trusts réussirent, prospérèrent, et qu'ils imposent aujourd'hui leurs conditions à la consommation. »

Les « trusters » sont donc un danger social, car, en un peu plus d'un quart de siècle, ils ont mis la main sur tout le marché mondial des métaux et des minéraux. Leurs conceptions syndicales ne sont pas si étroites que celles de quelques-uns de nos militants, qui se figurent ne pas devoir étendre leur action au delà de la borne kilométrique de leur village. Les capitalistes financiers sont internationalistes et plus haut encore *universalistes*.

De plus en plus, la production, le commerce, l'industrie, se concentrent aux mains de quelques Crésus. Cette évolution capitaliste est très caractéristique et le député radical l'a formulée d'une façon précise, que nous résumons.

L'iode est produit par le Chili seul. Or, une seule maison de Londres le concentre ; résultat : le kilo se vend 20 francs, c'est-à-dire onze fois le

prix de revient. Il en est de même pour le brome, le bismuth, le platine, l'iridium, le palladium, le radium ; le platine monte de 3200 francs en 1901 à 7500 francs en 1913, pour un prix de revient de 2500 francs.

Si nous prenons un autre exemple avec le plomb, dont l'usage est si fréquent dans toutes les classes de la société, nous voyons que le prix de la tonne, qui était de 325 francs en 1910, est maintenant de 475 francs. Les producteurs détiennent le marché entre leurs mains, étant groupés par région. Le marché européen du nickel est entre les mains de la famille Rothschild.

Il en est de même pour l'acier, l'aluminium, le cuivre, le pétrole. Le syndicat trusteur de ce dernier produit, la « Standard Oil », est, après l'Eglise cléricale-romaine, la plus puissante organisation du monde. « On sait d'ailleurs, a dit M. Margaine, que la « Standard Oil », mécontente du refus de Huerta de lui concéder les sources de pétrole du Mexique, n'est pas étrangère aux troubles de ce pays. »

La patrie, suivant la conception bourgeoise, n'est plus une idée plus ou moins héroïque ; non, c'est... du fer, du pétrole, du cuivre, de l'aluminium, et demain peut-être toutes les denrées alimentaires.

Voilà les coupables, les vrais coupables, les seuls coupables de la vie chère, si cruelle aux travailleurs.

Les paroles, les écrits ne suffisent point pour en arrêter les viles spéculations ; le trust des énergies ouvrières, se traduisant en de fortes organisations, doit se dresser en face du trust des accapareurs, qui ne sont ni plus ni moins que des malfaiteurs sociaux.

Arthur Focan.



Congrès et conférences.

Fédération des travailleurs des entreprises commerciales et de transport.

Le congrès de cette fédération a eu lieu les dimanche et lundi 11 et 12 avril, à la Maison du Peuple, à Lucerne. Près de 50 délégués ainsi que des représentants des fédérations allemande et autrichienne des travailleurs du transport étaient présents. L'Union syndicale avait délégué son secrétaire. Les camarades Walter et Konzett présidaient. Les principaux points à l'ordre du jour étaient :

Rapport de gestion et rapport financier, le problème de la fusion avec la fédération des travailleurs de l'alimentation, la tactique syndicale, la législation sur les arts et métiers et les ouvriers des entreprises commerciales et du transport, création d'une caisse-maladie.

Le rapport imprimé, qui a été distribué aux délégués, nous apprend que la fédération, qui fut fondée en 1906 avec un effectif de 500 membres se répartissant sur cinq ou six syndicats de charretiers, de magasiniers et d'hommes de peine, compte actuellement 18 sections (parmi lesquelles les principales se trouvent à Bâle, à Berne, à Bienne, à Winterthour et à Zurich) avec un effectif global